Cave
FRC
7311

QUART-D'HEURE
DU
CAFÉ DE FOIX.

Vos enim ad libertatem vocati estis, Fratres.
Fauchet, Disc. I & II. sur la lib. Franç.

A PARIS.

1789.

M2W 14871

THE NEWBERRY LIBRARY
CHICAGO

PRÉLUDE.

Le Souverain du Pinde a convoqué ſes États-Généraux ; & les Dictateurs de la Nation Poëtique n'y ont pas obtenu le veto abſolu.

UN vers irrégulier part d'une ame énergique :
Quand on marche avec ordre, on eſt ſans mouvement.
Que l'eſclave s'attache au cordeau didactique :
Au ſein d'un peuple libre on rime librement.
Laiſſons au froid Boileau ſon aride parterre :
Un vers républicain dédaigne ſon équerre.
Né libre & fier, & ſacré *roi*,
Un poëte n'a d'autre loi
Que la fougue de ſon génie ;
Le tocſin eſt ſon harmonie.
Il faut de l'art pour flagorner,
Il faut de l'art pour ſuborner,
L'amour aime une molle rime ;
Mais veut-on effrayer le crime ?
Au ſon bruſque il faut ſe borner :
Le zèle ſacré qui m'anime
Ne ſourit pas, il ſait tonner.
D'effrontés brigands m'environnent :
La licence agite ſes flots ;
J'entends retentir de grands mots ;
D'un faux eſpoir les fronts rayonnent ;

De Mirabeau les cris m'étonnent ;
Je crains ſa flamme & ſes grelots.
Sous la nuit du génie il cache des complots.
Je crains tout de ſon zèle hypocrite & farouche :
L'enfer eſt dans ſon ame, & le ciel dans ſa bouche :
Athée inſidieux, il pourſuit les dévots.....
Qu'à mon tour je l'extermine ;
Des feux du Sinaï mon cœur eſt tout brûlant ;
Je ſens la colère divine
Verſer ſes laves dans mon flanc.

QUART-D'HEURE

DU

CAFÉ DE FOIX.

JE n'aime les *melons*, les *femmes*, ni les *rois*;
Disoit Damis: d'un *roi* le joug est tyrannique;
Un *melon* l'an passé me donna la colique;
J'ai pour *femme* un démon qui me met aux abois.
Dieu sans doute sema ces fléaux sur la terre
Pour nous punir; mais la raison
Perce la nue, & nous éclaire;
Tout frein se brise à son rayon:
La liberté lève sa tête altière:
Les petites vertus rentrent dans la poussière,
Et la foi n'est plus de saison.

Fuis, stupide terreur, par des sots encensée!
Qu'on fut pusillanime, & crédule autrefois!
La France nourrissoit une crainte insensée;
Mais Voltaire & Raynal ont élevé la voix;

Et leur indépendance a refait la penſée. . . . .
Paſcal étoit un fou : Fénélon ne crut rien.
Eh ! faut-il après tout, pour être homme de bien,
Avoir des mœurs, & croire à l'évangile,
vivre hypocondre, & mourir imbécille ?
Le RÉGENT fut athée, & fit fleurir les arts.
Les arts ſont le ſoutien, la gloire d'un empire :
La piété quinteuſe, en ſon étroit délire,
Gêne un ſublime eſſor, nuit à d'heureux écarts. . . .

Ces maximes vont loin. La licence enhardie
Part ſur les aîles du génie,
Et le luxe effréné s'avance avec fracas . . . .
On bâtit un palais avec cent attentats.

La luxure, de l'œil, a marqué la *Roſière*.
On la ſuit, on la trompe ; on la livre au remords.
La pudeur n'a plus de barriere :
Le crime en paix jouit de ſes affreux tranſports.

Un prélat tonne : la ſatyre
L'excommunie avec ſon mandement :
De la Thiare on menace l'empire,
Et Genève éveillée eſpère un dénoûment.

On trahit, on abuſe, on entraîne le prince :
On fixe, on épaiſſit le bandeau ſur ſes yeux.
La Cour déprédatrice écraſe la province,
Et le peuple opprimé s'adreſſe en vain aux cieux.

L'ariſtocrate impitoyable,
Oppoſant des bourreaux à ces cris douloureux ;
Repouſſe avec gaîté le remords qui l'accable,
Et boit d'un front ſerein le ſang des malheureux.
Une mère aux abois ſur ſon ſein famélique
Preſſe un enfant qui pleure, & qu'elle voit mourir.
Chancelant, incliné ſur ſa charrue antique,
Un vieillard ſe ſoulève, & d'un ton prophétique,
Il préſage en ces mots, un ſiniſtre avenir :

Tremblez, François ; bientôt vous n'aurez plus de père.
Louis vous chériſſoit. Sa bonté tutélaire
Voulut vers vos foyers ramener le bonheur :
On cherche, en l'égarant, à vous ravir ſon cœur.....
Vous n'êtes qu'un troupeau d'eſclaves indociles,
Dont il faut prévenir les lâches attentats.
D'infâmes délateurs, répandus dans vos villes,
Du trône contre vous font marcher les ſoldats.
On aggrave vos maux ; on vous défend la plainte :
Un Viſir vous dévoue à l'opprobre, à la crainte.
Les enfers ont peuplé Verſailles de Brigands.
D'exécrables vautours s'attachent à vos flancs.
Ils ſont gorgés de ſang .... & le ſang les altère :
Ils vont de crime en crime à l'excès des noirceurs.
Dans ſon antre effrayant telle on voit la panthère,
Aux enfers telle on voit Mégère,
Par le ſuccès, nourrir, accroître ſes fureurs.
Le deſpotiſme armé de faulx & de tonnerre,
Par de nouveaux forfaits répondant à vos pleurs,

De cadavres jonche la terre,
Et détruit votre eſpoir avec vos défenſeurs.
Le fiſc eſt épuiſé : Calonne a pris la fuite.
Necker tient le flambeau ; ſa clarté fait pâlir.
Les ſerpens ont ſifflé : la cabale s'agite :
De ſes bienfaits, hélas ! l'exil va le punir.
Il part : malgré nos pleurs Brienne le remplace ;
Mais lorſqu'on tend les bras au pilote nouveau,
Le mât ſe rompt : les flots emportent le vaiſſeau,
Et la tempête le fracaſſe.

Les grands états ſont convoqués.
Le deſpotiſme entend les vœux de la patrie ;
Et, pour combattre une ſainte énergie,
De noirs ſuppôts ſont invoqués.
D'un complot inoui la trâme ſe prépare :
Le ſang des citoyens va rougir la cité,
S'ils veulent ſe ſouſtraire à l'empire barbare
De l'ariſtocrate irrité.
Il faut ſubir la honte, ou tomber ſous le glaive.
Le drapeau des tyrans ſe déploie..... On frémit :
On murmure ; on s'attroupe ; on s'arme ; on ſe ſoulève.
De généreuſes voix un concert retentit.
Du ſommet des crénaux du pouvoir arbitraire,
Sur la patrie en pleurs, que ſon revers éclaire,
De lâches aſſaſſins ſont pleuvoir le trépas.
Du déſeſpoir naît le courage :
Au ſein du crime & du carnage
La liberté publique a lancé ſes ſoldats.

Dans l'horreur d'un asile infâme
On voit fumer son oriflâme,
On voit briller son fer vengeur.....
Bientôt des piques menaçantes,
Promenant des têtes sanglantes,
Glacent la capitale & la cour de terreur....
Le Roi tremble ; on inculpe & d'A.... & la R....
Le fanatisme de la haine
Peut abattre le trône & renverser l'Etat.
Le nom de *d'Orléans* est porté jusqu'aux nues :
Ses entrailles en sont émues :
Il est ivre de gloire, ..., & craint un attentat.

Pour réprimer la fougue populaire,
Un *Aristide* tutélaire,
Fier de son ostracisme, a repris son emploi.
De la France Louis est proclamé le père ;
Il embrasse son peuple, & gémit d'être roi :
Un cri d'allégresse éphémère
De son cœur agité ne peut bannir l'effroi....

Pour venger les *Verrès* massacrés dans la fange (*),
Animés d'une rage étrange,
Des monstres ont saisi des torches, des poignards.
Le nom sacré de la patrie

(*) Sans doute ce n'est pas sans dessein qu'on a poussé le peuple au pillage, au meurtre, à l'incendie. On a voulu qu'en se livrant à des cruautés inexcusables, il vengeât lui-même ses premiers bourreaux immolés par ses mains, & qu'à force de crimes il justifiât les tyrans qui lui préparoient des fers.

Fut gravé par une furie
Sur leurs horribles étendarts. . . . .

On ravit aux guérets une moiſſon naiſſante.
D'où part ce tourbillon de flamme dévorante?
Une famille cherche un abri dans les bois.
Les tigres ſont moins redoutables
Que ces vagabonds déteſtables,
Qui parlent de juſtice en profanant les loix.
Les châteaux ravagés fument au ſein des ombres.
Un vieillard s'arrachant à leurs triſtes décombres,
Invoque l'Eternel, ſes ayeux & la mort.
Quel objet l'a frappé! La horde incendiaire
Montre ſous ſes drapeaux l'indigent tributaire,
Qu'il combla de bienfaits, dont il changea le ſort.

On inveſtit les monaſtères;
On menace les ſanctuaires;
La vierge tremble, court, tombe aux pieds des autels.

Des cris forcenés retentiſſent:
« Que les uſurpateurs périſſent!
» Rentrons, amis, rentrons dans nos champs paternels!
» Aſſez long-temps l'oiſif & pervers cénobite,
» Le faſtueux prélat, l'ambitieux lévite
» De notre héritage ont joui.
» La ruche appartient à l'abeille:
» Pour chaſſer le frelon, que l'eſſaim ſe réveille. . . .
» D'un privilège abſurde on n'eſt plus ébloui.
» Nés libres, nés égaux, tous les hommes ſont frères.

» Droits, préjugés, rêves, chimères ?
» Tous les vieux mots ſont abolis :
» Nous n'avons plus ni grands, ni prêtres.
» Le François généreux a-t-il beſoin de maîtres ?
» Il a briſé ſes fers.... Il honore les lis ;
» Mais au ſceptre il faut des limites....
» La liberté les a preſcrites ».

Louis cède, le peuple eſt roi :
Il diſpoſe du diadême :
Dans les mains d'un COMMIS l'autorité ſuprême
Sera l'eſclave de la loi ;
Et du peuple aſſemblé la loi ſera l'ouvrage.
La fière royauté ne veut point de partage.

Des factieux ici le triomphe eſt complet.
« Citoyens, diſent-ils, banniſſez toute crainte :
» De l'homme mieux connu les droits ſont hors d'atteinte ;
» Le *veto ſuſpenſif* n'eſt qu'un mot, qu'un hochet.
» La loi faite, le Roi peut-il la contredire ?
» Ah ! quand la liberté proclame ſon empire,
» la volonté d'un Roi doit reſter ſans effet.
» Un ſeul lutteroit-il contre une foule immenſe ?
» Un peuple eſt infaillible : un homme peut errer.
» Vingt flambeaux réunis doivent plus éclairer
» Qu'un fanal iſolé, perdu dans la diſtance.
» Des ſiécles révolus la longue expérience
» Réduit à ſa valeur la fauſſe majeſté
» D'un prince dont le titre eſt la ſeule naiſſance....

» Remontons au berceau de la société.
» Les hommes attroupés, ſans loix, ſans diſcipline,
» Se bleſsèrent d'abord avec la liberté....
» Le monde adoleſcent touchoit à ſa ruine.
» Pour terminer un funeſte conflit,
» Ils ſe nomment un chef, & l'ordre s'établit.
» De ſon pouvoir ce chef abuſe;
» On le dépoſe. Un autre eſt proclamé:
» Il paroît juſte; on l'aime.... Un citoyen l'accuſe:
» Du tyran hypocrite on dévoile la ruſe:
» On le dégrade. Il s'arme. Un complot s'eſt formé.
» On ſe bat, le ſang coule, & le deſpote expire.
» Le nom de maître effraie: on hait la royauté....
» D'un peuple déſuni l'indépendance eſt pire.
» Chacun crie & s'arroge un droit illimité:
» Chacun règle l'état, & chacun le déchire....
» Un vainqueur ſe préſente: un ſage eſt conſulté;
» Et ce peuple fier, indompté,
» Au maître qui vient lui ſourire
» Par un contrat bientôt ſoumet ſa volonté.

» Le ſceptre depuis lors devint héréditaire.
» Que cet antique droit a conſacré d'abus!
» Il fit naître, il arma le pouvoir arbitraire.
» Qu'on doit craindre les Rois quand ils ſont abſolus!
» Tremblant à leur aſpect, de ſes maux, de ſa honte
» Le peuple à leur orgueil n'oſe demander compte.
» Sous le joug qui l'écraſe il murmure en ſecret....
» Il doit du ciel vengeur adorer le décret;

» Un prêtre fanatique, & deſpote lui-même ;
» Retient les malheureux courbés ſous l'anathême . . . .
» Mais la philoſophie a ſemé ſes écrits ;
» Le jour de la raiſon éclaire les eſprits . . . .
» Un peuple impétueux, que ſa vengeance entraîne,
» Frappe un trône impuiſſant des débris de ſa chaîne.
» Le ſceptre eſt à ſes pieds.... le glaive eſt dans ſes mains....
» Quel homme auroit le droit d'avilir les humains ?
» Les pontifes, les Rois n'ont plus rien à prétendre.
» L'éloquent Mirabeau s'eſt aſſez fait entendre.
» D'un lâche préjugé ſon génie eſt vainqueur :
» Il s'explique à-demi ; mais on lit dans ſon cœur :
» D'une doctrine abſurde & d'un culte imbécille
» L'Etre ſuprême eſt peu flatté ;
» Le dogme de la liberté
» Vaut ſeul tous ceux de l'Evangile »

La liberté ! Quel mot ! En avez-vous le ſens ?
Malheureux ! vous plongez le poignard dans nos flancs ;
Des loix & du devoir vous rompez la barrière.
Tremblons ! la nuit s'avance, & chaſſe la lumière.
Démagogues ſans frein, vos principes nouveaux
Nous montrent l'âge d'or au ſein de tous les maux.
Un ſacrilège orgueil brave les loix divines.
De l'arbre ſocial vous coupez les racines :
Vous démoliſſez tout, pour tout régénérer :
Par vous dans le cahos l'univers va rentrer.
Perfides ! des vertus vous attaquez l'eſſence :
Vous détruiſez le culte, & fondez la licence.

Selon votre doctrine, oracles odieux,
La sageſſe eſt de l'homme, & ne vient pas des cieux ;
C'eſt la religion qui ravage la terre,
C'eſt le gouvernement qui fait les malheureux.
Eh bien, pour nous unir, rompons donc tous nos nœuds ;
Vivons, pour être en paix, dans un état de guerre.
Le François, ſi long-temps gouverné par des Rois,
Doit changer ſon régime, & créer d'autres loix !
Sophiſtes turbulents, profeſſeurs d'anarchie,
Vous frappez tout, autels, morale & monarchie.
Nous n'obéirons plus. Vive la liberté !
Ce cri ne nous rend pas notre ſécurité.
Vous vous maſquez en vain, traîtres ; je vous épie ;
De vos complots cachés je ſuis la trâme impie,
Vous ébranlez le trône afin de l'uſurper ; ....
Aux pieds du trône même on ſaura vous frapper.
Vous voulez ſubjuguer un peuple magnanime,
Prêt à verſer ſon ſang pour ſon Roi légitime ;
Pour des deſſeins ſi hauts êtes-vous aſſez grands ? . . . ;
Vous n'êtes pas François .... vous êtes des tyrans . . . ;
Des tyrans, pour règner, ont beſoin de complices ;
Déjà ſous vos drapeaux accourent tous les vices ;
Mais nous aurons pour nous nos autels, nos ayeux,
Les vertus de LOUIS, l'ordre & l'appui des cieux.
Crillon, Montmorency, Bayard, Gueſclin, Turenne ;
De vos tombes ſortez, héros religieux !
On veut contre le trône allumer notre haine :
Au péril de nos jours nous défendrons ſes droits,
Et malheur aux ſujets qui déteſtent les Rois !

Vos regards ſont ſur nous : l'Europe nous contemple !
Nous ſentons vos tranſports, nous ſuivrons votre exemple.
Armés de votre foi, de votre loyauté,
Nous vengerons le Ciel & notre liberté (*).
L'orgueilleux démocrate a préparé des chaînes . . . .
Vil tribun ! crains le ſang qui bouillonne en nos veines !
En détrônant Louis, tu nous détrônerois.
Monſtre ! il eſt notre père, & nous ſommes François.
Ce prince infortuné ſuccombe & nous appelle.
Oh ! ne déchirons pas ſon ame paternelle ! . . .
Ses pleurs coulent, ſes bras ſont tendus vers nos cœurs ;
Je l'entends s'écrier : « Pardonnez mes erreurs,
» O mes peuples chéris ! des méchans me trompèrent . . . ;
» Vous fûtes opprimés . . . . vos revers m'accablèrent ;
» Vos revers ſont les miens. Nommez vos ennemis . . . ;
» En me calomniant ils nous ont tous trahis.
» Sans l'amour de ſon peuple un Roi n'a plus d'empire ;
» Sa couronne chancelle, & ſon pouvoir expire ».
O mon maître ! ô mon Roi ! ton trône eſt affermi . . . ;
Nous ſommes tes ſujets . . . . Tu ſeras obéi.
Image de l'Etre-Suprême,
Sur ton front la patrie attache un diadême.
Sous des carreaux vengeurs puiſſions-nous voir ſécher
La ſacrilège main qui voudra l'arracher ! . . . .

Redoutons des Cromwel l'hypocrite éloquence :

(*) Non celle qui ne peut s'accommoder de l'autorité royale, mais celle que vouloient nous enlever les ariſtocrates.

Des vils Catilina combattons l'influence.
De la tour des tyrans, d'où partoient les fléaux,
La juſtice éternelle a briſé les crénaux.
Le ſouffle dévorant de l'ariſtocratie
Ne tourmentera plus le ſein de la patrie....
Une plume de ſang a marqué les abus :
L'honneur va rappeller les antiques vertus.

Si la liberté vous eſt chère (*);
François, ô mes amis, gardez-vous d'attenter
Aux principes ſacrés d'un droit héréditaire ;
Laiſſez le ſceptre aux mains dignes de le porter :
On ne rampe jamais ſous l'empire d'un père.

Nourriſſant dans vos cœurs l'orgueil d'un peuple-roi ;
Le front levé, vous pèſerez la loi,
Et LOUIS ſera votre maître....
Avec la royauté l'âge d'or va renaître....
De la révolte un ange a réprimé les flots.
SULLY garde le trône : il n'eſt plus de complots.

(*) Voyez la note précédente.

FIN.